



©Adrien HÉMAR

Depuis que je l'ai quitté, mon village s'est engagé dans un périlleux plan à trois. Une ultime tentative pour sortir de la torpeur, propre aux petites communes de la diagonale du vide. En 2016, il s'est jeté dans les bras d'une autre. Ou plutôt, de deux autres. Avant de vite déchanter.

C'est l'histoire du vilain petit canard du coin. Celui qu'on ne regarde pas, à cheval entre la Champagne viticole et la Champagne dite pouilleuse, soit entre l'aristocratie vigneronne bling-bling et la tradition agricole labourée par le chômage. Il n'a jamais su trouver sa place. À mi-chemin entre deux grands vignoble champenois, mais relié à aucun des deux. Un village de passage, que même le Tour de France a pris soin de contourner en 2019. Un village traversé par la D1, la Marne et son canal, et puis c'est tout.

Quelques vignes, champs et forêts, coupés par la rivière et sa béquille, mais pas beaucoup plus. À peine un bar-tabac, une boulangerie et une école. Quant aux enfants, lorsque j'en étais un, ils se comptaient sur les doigts de quelques mains, provoquant des amitiés consanguines. Mes copains étaient souvent les petits frères des amies de mes grandes sœurs. Gamins, ces quelques rues étaient notre paradis. Un terrain de foot, un city-stade – devenu un carré goudronné inhospitalier –, des bois pour les cabanes, les eaux de la Marne pour la baignade, une école, une

colline au nord, la plaine au sud, et un terreau fertile à notre imagination infantile. Adultes, la vision est moins idyllique.

Indésirable, ou en tout cas indésiré, mon village a longtemps été délaissé, mis de côté, snobé par ses voisins vignerons. Ce qui a développé mon chauvinisme absurde pour mon patelin, auquel on ne faisait appel qu'en cas de besoin, par intérêt, mais pas dans le sien. Comme ce pote que tu invites juste pour faire le nombre à une partie de poker. Ce pote trop content d'avoir enfin le regard sur lui pour oser se plaindre de ne pas être écouté le reste du temps. Mon village, c'est ce pote. Mais ce pote, à force d'encaisser en silence, un jour il explose. Alors mon village, un jour, il a claqué la porte de son intercommunalité pour rejoindre celle de ses futurs partenaires, Aÿ et Mareuil-sur-Aÿ. Première approche.

MARIAGE ARRANGÉ

Possessif, il est passé à l'attaque en 2015, lorsqu'il a vu ses deux voisins se rapprocher d'un peu trop près. Objectif : s'immiscer dans ce futur ménage à trois. À défaut d'être attirant, il avait un atout : l'administration française, ou plutôt la politique incitative de l'État en matière de fusion communale. Autrement dit, en acceptant ma commune dans cette fusion, les deux autres augmentaient leurs budgets.

Un mariage arrangé qui devait profiter à mon village, alors au plus bas de son estime personnel, et plus franchement très séduisant. La preuve avec sa dizaine de vieilles fermes à vendre depuis dix ans. Certes, quelques pavillons neufs sont sortis de terre sur ses hauteurs, mais sans

Pour une aussi petite commune, la mort d'une école, c'est la mort tout court.

dévoiler les visages de leurs habitants, échappés de la ville sans chercher à s'intégrer à la campagne. La boulangerie a rouvert après deux fermetures en cinq ans. Dans le même temps, l'école battait déjà de l'aile. La faute à la décrépitude de la vie associative, lessivée par quelques orgueils mal placés : plutôt que de reprendre l'association, active, tenue par les anciens parents d'élèves, la nouvelle génération en avait monté une concurrente. Utile pour une école qui ne compte que 40 élèves... Résultat : l'ancienne s'est découragée, la nouvelle n'a jamais fonctionné. Adieu les événements annuels : concours de pétanque, sortie à Disneyland, jeux du 14-Juillet et soirées à thèmes. Seule la brocante a résisté, sauvée par le club de foot qui cherchait justement, lui aussi, à se sauver. Dernière étape de cette désertification culturelle : la fermeture de l'école, inévitable. ●●●



©Adrien HÉMAR

Le panneau du village, affublé du nom de sa nouvelle conquête.

●●● Mon école et ses quatre marronniers, qui partageait ses locaux avec la mairie et la bibliothèque municipale. Mon école, ses deux maîtres et ses deux classes à trois niveaux. Mon école et son potager, son mur reconverti en but, son circuit cyclable et son préau. Mon école a fermé en 2016. Abandonnée par un drôle de conseil municipal dont plusieurs membres avaient scolarisé leurs enfants dans les villages voisins. Une école de moins, qui avait pourtant permis à des enfants d'agriculteurs, d'ouvriers ou de chômeurs de prendre un bon départ. Aujourd'hui, c'est elle qui est partie, ouvrant la porte à d'autres départs dans le village. Car, pour une aussi petite commune, la mort d'une école, c'est la mort tout court.

POUDRE AUX YEUX

Pour faire le deuil, mon village s'est donc laissé séduire par cette aventure. Avec des débuts aussi excitants qu'espérés : nouvelle voirie, nouveaux lampadaires, nouveaux radars mobiles et même... un panneau d'affi-

chage lumineux ! Un peu plus de fleurs aussi. L'église, privée de messes car en ruines, entend même ses cloches sonner de nouveau. Tout cela a séduit. « *Depuis la fusion, regarde comme on a un beau village* », s'enthousiasme un voisin, retraité. Oui, l'apparence est envoûtante. Le ménage à trois et ses nouveautés ravivent la flamme, en apparence. Mais mon village a, en vérité, été vite écarté de cette petite sauterie, en ne recevant aucun soutien pour maintenir un semblant de vie communale. Aux prochaines élections, il perdra même son conseil municipal, remplacé par un maire délégué. Ou plutôt d'apparat, pour les mariages et enterrements. Trois ans après le début de cette aventure, l'excitation et ses paillettes ont de nouveau laissé place à la grisaille d'un avenir qui s'assombrit. Un indice annonçait pourtant que ce mauvais plan à trois ne pouvait marcher, la première syllabe du nom de mon village : Bisseuil. Et donc prédestiné à une vie à deux, pas plus.

Adrien HÉMARD

Depuis quelques années, même les péniches se font rares sur le canal.



© Adrien HÉMARD